

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	38 (2008)
Heft:	3
Artikel:	Le destin fabuleux de Jerry : l'enfant placé qui a fait fortune au Canada
Autor:	Probst, Jean-Robert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-827016

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le destin fabuleux de Jerry, l'enfant placé qui a fait fortune au Canada

L'histoire débute comme le feuilleton *Sans Famille* et se termine par un conte de fées. Jakob (Jerry) Krähenbühl, enfant abandonné et placé chez des paysans de l'Emmental a fait fortune dans le Grand Nord canadien. Son parcours mérite d'être raconté.

Dans les années 1920, la Suisse ne baignait pas dans l'opulence. Certaines familles n'avaient même pas de quoi nourrir leurs enfants. Ce fut le cas pour Jakob Krähenbühl, qui fut enlevé à sa maman à l'âge de huit semaines et placé dans des familles d'accueil. A l'âge de 7 ans, il entra au service d'un riche paysan. Petit esclave corvéable à merci, il ne recevait pour tout salaire qu'une volée de coups. «On m'a traité moins bien que du bétail!» Ses devoirs, il les faisait dans l'écurie, en compagnie des vaches. Pour amortir les coups de fouet ou de ceinturon, il rembourrait le fond de ses culottes. Sous-alimenté, il volait les patates destinées aux cochons et les œufs des poules. Cette situation a duré dix ans.

Puis les affaires ont commencé à s'arranger pour le jeune Jakob. A l'âge de 18 ans, il travailla comme chasseur à l'hôtel Falken de Thoune, avant de vendre des limonades et des sandwiches sur le quai de la gare. Vint ensuite l'école de recrues, qu'il apprécia beaucoup. «Pour une fois dans ma vie, j'étais l'égal des autres...» Devenu caporal, il envisagea de faire une carrière dans l'armée. Ses qualifications étaient bonnes. Il rêvait de passer officier. «Nous sommes content de vous», déclara son colonel, qui ajouta aussitôt: «Avez-vous un officier dans votre famille?» Non seulement Jakob n'avait pas d'officier, mais il n'avait pas de famille non plus. Alors le colonel prit un tampon qu'il apposa sur le papier officiel. «Environnement social insuffisant pour devenir officier.» Ivre de rage, le jeune caporal comprit qu'il n'échapperait pas à son destin. Il prit la seule décision qui s'imposait à ses yeux et décida d'émigrer. «Je ne connaissais personne aux Etats-Unis pour me cautionner. Il me manquait 200 dollars pour gagner l'Australie et il y avait un très long délai d'attente pour l'Afrique du Sud. J'ai donc choisi de m'exiler au Canada.»

**«En débarquant au Canada,
j'avais 10 francs en poche!»**

En décembre 1951, Jakob embarque sur le *Neptunia* en compagnie de 1500 émigrés. «En débarquant à Halifax, j'avais 10 francs en poche et un maigre baluchon. Je ne connaissais personne, je ne parlais pas anglais et je n'avais aucune idée de ce que je pourrais faire pour gagner ma vie.»

Sur ce même navire il y avait un groupe d'Allemands, anciens prisonniers de guerre, qui se rendaient dans le

Départ pour le Canada avec 10 francs en poche, à bord du *Neptunia*.





Le territoire loué par Jerry avait la superficie de la Suisse.

Grand Nord pour trouver un emploi de bûcheron. En ce temps-là, la mécanisation n'avait pas atteint le niveau actuel et les papeteries avaient quotidiennement des tonnes de papier pour l'impression des journaux nord-américains.

«Je me suis retrouvé dans un camp de bûcherons au nord de l'Ontario, par moins 40 degrés. Chaque bûcheron recevait une scie à main et devait défricher une lignée d'arbres faisant 25 mètres de large sur un à deux kilomètres de long. Chaque stère coupé nous rapportait environ 8 dollars, soit 32 francs.» Comme il était pratiquement impossible de dépenser de l'argent, les bûcherons amassaient de petits pécules. Certains les dépensaient en une nuit à Port-Arthur. D'autres, comme Jakob (entre-temps, on l'avait rebaptisé Jerry) parvenaient à faire des économies. En deux ans de dur labeur, il mit suffisamment d'argent de côté pour s'offrir sa première voiture, une Pontiac de 1947, qu'il paya 600 dollars. «Pour le permis de conduire, il m'a suffi de faire démarrer la voiture et d'effectuer le tour du pâté de maisons...»

Au camp de Longlac, la vie se passait sans problème, rythmée par les bruits caractéristiques des milliers de scies sur les troncs et le fracas des arbres abattus. Un événement banal arriva dans le camp des bûcherons, qui allait révolutionner la vie de Jerry.

«Un jour, un type débarqua dans notre baraquement avec une tronçonneuse à moteur. Une MacCulloch qui, par son bruit infernal, faisait fuir les bûcherons. Je fus le



seul à en acheter une, grâce aux 700 dollars que j'avais économisés.» Dans le calme de la forêt canadienne, le tintamarre produit par la tronçonneuse valut à Jerry passablement d'inimitiés. Mais ce dernier tripla rapidement sa production, ce qui en fit réfléchir plus d'un. Tant pis pour le bruit. Tous ceux qui possédaient quelques dollars voulaient acquérir une tronçonneuse, qui permettait d'augmenter leur salaire. «Le vendeur de tronçonneuses ne pouvait plus suivre et il me demanda de le seconder. Je connaissais le maniement de la machine et j'avais de bonnes notions de mécanique. Je fis rapidement de bonnes affaires.»

Dans ces contrées, l'hydravion est le seul moyen de déplacement.



Après le camp de Longlac, Jerry en visita d'autres, à Hearst, à Kapuskasing, à Rock-Falls. Il gagnait 100 dollars par pièce vendue. «La première année j'en ai vendu 200. Puis j'ai ouvert un magasin pour la vente et l'entretien. Pour que l'affaire soit rentable, il fallait organiser un service après-vente efficace.»

De bûcheron, Jerry devenait peu à peu homme d'affaire. Et lorsque les conditions hivernales condamnaient la vente des tronçonneuses, il accompagnait les trappeurs indiens dans l'immensité des forêts canadiennes. «J'ai repris à mon compte un permis pour piéger les visons, les martres, les castors et les loutres dans une région grouillant de gibier.» A 50 kilomètres de toute civilisation, logeant dans une minuscule cabane avec pour seule compagne sa chienne *Lady*, Jerry Krähenbühl vivait la vie des trappeurs solitaires. Comme Robert Redford dans le film *Jeremiah Johnson*.

«Je gagnais bien ma vie. Les peaux se vendaient entre 50 et 100 dollars pièce.» Cette vie au grand air ne dura qu'une saison. Il était écrit que sa vie allait changer. Une fois de plus.

«Je suis devenu officiellement citoyen du Canada!»

La fabrique de tronçonneuses connaissait un essor formidable et il manquait de spécialistes pour la représenter à travers le monde. Comme la réputation de Jerry était parvenue aux oreilles de la direction, on le bombarda ingénieur-conseil. «Ma tâche était de recruter des agents de vente pour les régions où œuvraient les bûcherons. En Ontario d'abord, puis au Québec et en Colombie-Britannique, jusque sur les côtes du Pacifique.» Durant l'hiver de 1959, grâce à l'appui de son employeur, Jerry suivit l'université du soir à Winnipeg, dans le Manitoba. On imagine sans peine la fierté du petit paysan de l'Emmental, lorsqu'il reçut son «master» en «business et administration». C'est à cette époque qu'il devint officiellement citoyen canadien. «Après avoir juré fidélité à la couronne d'Angleterre...»

Nommé directeur de succursale, il se trouva à la tête d'une petite équipe de quinze collaborateurs. Il acheta une petite maison à Winnipeg. «J'étais très heureux et bien décidé à rester au Canada.» Un coup de téléphone émanant de la direction générale à Los Angeles allait en décider autrement. Passant de l'hiver canadien à la douceur californienne, Jerry subit un véritable chaud-froid lorsqu'un important personnage de la compagnie lui déclara abruptement: «Nous croyons que vous êtes notre homme pour introduire nos produits en Europe!»

Ainsi, devenu citoyen canadien à part entière, Jerry devait quitter ce pays. Sa première pensée était de renoncer à ce poste. «Mais j'ai finalement accepté cette offre qui m'apportait une opportunité unique.» Après

quelques mois de formation au centre californien, il gagna la Belgique pour ouvrir une première succursale à Anvers. Il prospecta ensuite en France, en Allemagne... et en Suisse, son pays d'origine qu'il retrouvait après quinze ans d'exil.

Un jour, il reçut l'ordre de se rendre en Finlande, pays où l'exploitation du bois était très importante. «A mon hôtel d'Helsinki, on m'informa que j'étais attendu au sauna. Je ne connaissais pas ce lieu et je m'y suis rendu en costume et cravate, mon porte-documents sous le bras. Je me suis trouvé en face de cinq hommes entièrement nus, qui buvaient de la bière et de l'alcool fort. Un peu gêné, je répondis à leur invitation de me déshabiller et de me joindre à eux. On a beaucoup bu et on a beaucoup ri. Mais en les quittant, j'avais la nette impression de m'être déplacé pour rien. Pourtant dans l'enveloppe que l'on m'a remise juste avant mon départ, il y avait une commande pour... 10 000 tronçonneuses.»

Ce que Jerry ignorait, c'est qu'à cette époque, la Finlande, qui avait une dette de guerre envers la Russie, payait avec du bois abattu. Les Finlandais avaient besoin de machines de toute urgence. Or, seule la firme représentée par Jerry pouvait leur en fournir un nombre aussi important en un temps record. Cette tractation originale valut à son auteur une réputation quasi planétaire. «J'avais eu la chance d'être au bon endroit au bon moment», explique modestement Jerry.

Mais dans le monde des affaires, les succès engendrent la jalousie et quelques nuages commencèrent à pointer à l'horizon de sa carrière. Passé à la concurrence (de MacCulloch à Pioneer), il reçut pour mission de développer le marché européen qu'il commençait à bien connaître. «C'est à cette époque que j'ai acheté une petite maison à Rolle. Comme j'étais constamment en voyage, la proximité de l'aéroport de Cointrin me paraissait importante.»

Après l'Europe, Jerry prospecta l'Afrique, puis l'Asie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Dans l'intervalle, il fit face à une importante restructuration financière, pour redynamiser l'entreprise. En 1978, il entra dans le capital avec un associé. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait à la tête d'une importante société de 650 employés. Au bout d'un an, une offre d'achat émanant de la société suédoise Electrolux devait mettre fin à la belle aventure. «Un Suédois fut nommé à la tête de l'entreprise et des divergences intervinrent. Je ne pouvais pas continuer dans ces conditions...»

«J'ai acheté des avions et loué un territoire de chasse.»

A 50 ans, Jerry décida de recommencer une nouvelle vie. Bien secondé par sa femme Verena, il décida de retourner dans le Grand Nord canadien. «J'aimais cette région, ses grands espaces où je pouvais chasser

et pêcher. Pourquoi ne pas faire une profession de ma passion?»

Il commença donc par acheter une entreprise de tourisme, la Cochrane Air Services, qui possédait un seul hydravion et desservait une quinzaine de lacs sur une surface équivalente à celle de la Suisse. «Les clients, majoritairement des Américains, passaient une semaine de pêche dans un camp spartiate. En septembre, c'était au tour des chasseurs et début octobre, on fermait le camp.»

Jerry et Verena séjournaient en hiver à Rolle, avant de reprendre leurs activités canadiennes au printemps. «Il fallait réaliser un chiffre d'affaires annuel en cinq mois!» Très rapidement, la réputation de l'entreprise encouragea les touristes, toujours plus nombreux, à faire confiance à ce drôle de couple qui ne comptait ni son temps ni sa peine. «On a commencé par rénover les huttes existantes et à en construire de nouvelles. Puis j'ai acheté des bateaux, de nouveaux hydravions, aménagé un parking, transformé une vieille ferme, planté des arbres et des fleurs.»

De riches Américains venaient de plus en plus nombreux chasser l'ours et l'orignal dans la région des lacs situés au nord de la ville de Cochrane. Il fallut louer de nouveaux lacs, agrandir encore les campements. «Durant la saison, on transportait plus de 2000 clients; les infrastructures sont rapidement devenues trop exiguës.»

Il fallait songer à développer la petite compagnie. «Certains clients m'avaient informé qu'ils souhaitaient un confort plus raffiné. Ils étaient prêts à mettre le prix.» Après avoir longuement parcouru l'immense désert forestier, Jerry jeta son dévolu sur un village indien abandonné, au bord du lac Kesagami, dont l'étendue était équivalente au lac Léman. Dans ce lieu situé au milieu de nulle part, à 160 kilomètres de la civilisation, Jerry commença la pénible opération de défrichage. Aidé par Verena et par les Indiens des environs, il bâtit péniblement, pierre après pierre, rondin après rondin, un magnifique lodge de 500 m² qui pouvait accueillir une centaine de personnes.

«Quand les Indiens buvaient, ils devenaient inefficaces.»

Le gouvernement canadien déclara la zone de Kesagami parc national. Une clientèle aisée venait de très loin pour découvrir cet espace préservé. «Pour le confort de nos clients, j'avais fait venir un cuisinier de Suisse. Il n'était pas aisément garder le même personnel durant toute la saison. Beaucoup souffraient de la solitude et – surtout – du silence, la maladie des grands espaces. Il n'est pas facile de s'enterrer pendant cinq mois dans le Grand Nord. Au début, les Indiens représentaient la moitié de nos collaborateurs. Mais lorsqu'ils buvaient, ils devenaient inefficaces. Alors j'ai engagé de jeunes étudiants de l'Université



Durant son séjour au Canada, il partagea la vie des Indiens.

du sud de l'Ontario, qui gagnaient ainsi de l'argent pendant leurs vacances estivales.»

A Kesagami, Verena s'occupait du bon fonctionnement de l'hôtel, pendant que Jerry organisait les parties de pêche et de chasse et planifiait les rotations des hydravions. En plus des clients américains, de nombreux diplomates, des ambassadeurs et des consuls fréquentèrent le luxueux campement, sur lequel flottait en permanence le drapeau suisse.

«Un jour, un hôte américain souhaita avoir une conversation avec Verena et moi. Il avait visité plus de 50 lodges en Amérique du Nord et le nôtre lui avait tapé dans l'œil. Il nous fit une offre que nous n'avons pu refuser. J'avais 65 ans et pas de successeur, Verena était fatiguée par les années passées à gérer l'hôtel.»

Après avoir vendu le site de Kesagami, Jerry se sépara également de la compagnie d'aviation Cochrane Air Service quelques années plus tard. Ils abandonnèrent les immensités canadiennes pour retrouver leur villa de Rolle.

«En fait, nous avons gardé un petit lieu paradisiaque, que nous avons baptisé Frog Lake, le lac des grenouilles. Situé loin de toute civilisation, il est atteignable uniquement par avion.»

Aujourd'hui, Jerry est âgé de 79 ans. Il conserve pour sa patrie d'origine un sentiment mitigé. Entre admiration et révolte. «En Suisse, de riches paysans ont utilisé les enfants placés comme main-d'œuvre bon marché. N'est-ce pas cette même situation que l'on condamne en ce moment partout dans le monde?» Il termine pourtant par une conclusion positive, en forme de conseil. «Apprécie le jour présent et vis-le comme si c'était le dernier de ta vie.»

(Le livre de Jerry Krähenbühl est proposé page 66.)